

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.

Années 1847-1849.



LYON.

IMPRIMERIE DE DUMOULIN ET RONET,

Rue St-Côme, 6, au 1^{er} étage.

—
1850.

NOTICE

SUR

PAUL MERCK,

Par E. Mulsant.

Lue à la Société Linnéenne de Lyon, le 26 décembre 1849.

Messieurs,

Lorsque l'année dernière, à pareille époque, nous nous félicitons de n'avoir pas vu nos rangs s'éclaircir dans le cours de 1848, j'étais loin de prévoir que la mort prématurée de l'un des membres de cette compagnie, m'imposerait bientôt le triste devoir dont je viens m'acquitter aujourd'hui.

Paul Merck, dont je veux exquissier rapidement la vie, naquit à Lyon le 11 novembre 1793. Destiné dès sa jeunesse à l'industrie, il fut placé à l'école des Beaux-Arts de cette ville, et ne tarda pas à s'y faire remarquer. En 1812, il obtint le deuxième prix de principes, quand quelques-uns des artistes les plus distingués dont notre ville s'honore aujourd'hui, les Bonnefond, les Genod, les Rey, les Thierriat, les Trimollet, voyaient pour la seconde ou troisième fois leur front paré des couronnes qui présageaient leurs succès futurs.

L'empereur alors, malgré le besoin de remplir sans cesse les cadres de son armée, avait compris, sur la représentation d'Artaud, combien il importait de conserver au pays et surtout à la fabrique de Lyon, les hommes qui promettaient de contribuer à sa gloire et à sa prospérité, et, par une disposition libérale qui,

malheureusement n'a pas été maintenue, il avait autorisé le préfet du Rhône à ajourner indéfiniment le départ des lauréats de notre école des Beaux-Arts, lorsque le sort les frappait au tirage de la conscription. Merck dut à cette sage mesure son exemption du service militaire. Il se montra bientôt digne de cette faveur, en obtenant le prix de la bosse, à la distribution suivante, qui n'eut lieu qu'en 1814.

Ses goûts et ses penchants le portaient vers cette carrière des arts où peut-être la gloire l'attendait ; mais la volonté paternelle l'appelaux travaux plus modestes d'une manufacture de poêles de fayence, et il suivit l'impulsion qui lui était donnée.

Pendant, au milieu de ses occupations industrielles et monotones, son imagination vive et enthousiaste rêvait des distractions capables de remplacer les jouissances artistiques auxquelles il avait été forcé de dire adieu. Une visite faite à un collecteur de Lépidoptères, lui fournit l'occasion de trouver ce qu'il cherchait. La vue d'un cadre de papillons, dans lequel quelques-unes de ces gracieuses créatures, étalées avec soin, faisaient briller aux regards la magnificence de leur parure, lui inspira le goût de cette science aimable qui ne mêle jamais des regrets aux plaisirs délicieux qu'elle procure.

On le vit dès-lors consacrer tous ses soins à la recherche des Lépidoptères, principalement de ceux qui sommeillent pendant le jour. Il se livra à l'éducation des chenilles, et, en quelques années il put étendre de beaucoup le nombre connu des Noctuelles de nos environs, et avoir acquis une connaissance parfaite des localités les plus favorables pour trouver chacune d'elles. Bientôt il agrandit le cercle de ses explorations ; il les poussa jusque dans les montagnes du Bourg-d'Oisan, dont les sites pittoresques et sauvages laissèrent dans sa mémoire des impressions que le temps ne put effacer.

Diverses Sociétés savantes ne tardèrent pas à l'admettre dans leur sein : la Société Linnéenne de Lyon, le 16 novembre 1831 ;

la Société Entomologique de France, le 18 avril 1832; la Société d'Agriculture de notre ville, le 12 mai suivant.

Peu de temps auparavant, M. le docteur Rambur, à son retour de Corse, avait attaché le nom de Merck à une espèce inédite de *Xylina* (1) qu'il rapportait de cette île, et qu'il vit en passant à Lyon, dans les boîtes de M. Donzel et de notre collègue, qui la possédaient depuis longtemps.

La même année, Merck entreprit le voyage de Paris, pour faire la connaissance personnelle des lépidoptéristes de la capitale. Il avait porté avec lui, pour en obtenir la détermination, un certain nombre de Noctuelles, parmi lesquelles une ou deux étaient nouvelles.

Le contact des entomologistes les plus distingués de la capitale, l'enflamma d'un zèle plus ardent pour la science. Il montra pour elle pendant quelque temps une activité prodigieuse. Cependant, cette ardeur fiévreuse qui l'animait, éprouvait toutes les variations et toutes les boutades d'un attachement passionné. Quand les intérêts de son commerce exigeaient plus impérieusement sa présence, il semblait, pendant quelque temps, avoir dit adieu à l'Entomologie; puis il y revenait tout-à-coup, comme on revient à une passion mal éteinte, qui n'a paru sommeiller que pour se réveiller avec plus de force.

Merck a publié la description de l'*Agrotis nyctimera* (2), dont

(1) *Xylina Merckii*, RAMBUR, Catal. des Lépidoptères de l'île de Corse, avec la description et la figure des espèces inédites, (Ann. soc. entomol. de Fr., t. 1, p. 293 et suiv. pl. ix. fig. 6. 18 avril 1832). Cette Noctuelle, indiquée par Huebner et Gay sous le nom spécifique de *ripagina*, et par Kindermann sous celui de *simplex*, a conservé dans la science le nom de *Xylina Merckii*, depuis la description de M. Rambur, le seul qui l'ait bien fait connaître.

(2) *Noctua nyctimera* (Description de la chenille et de l'insecte parfait), Ann. soc. d'agr. de Lyon, t. 1, p. 423, pl. xv, fig. A, chenille B, ins. parf. ♂. — C id ♀.

la découverte lui était due, et, plus tard, il a donné sur la *Psyche albida* (1), un mémoire plein d'intérêt, dans lequel se révèle son esprit observateur, et qui laisse le regret de ne l'avoir pas vu continuer à marcher dans cette voie. En ajoutant à ces deux opuscules, quelques pages sur le système de ventilation de M. Laure (2) on aura le catalogue assez restreint de tous les travaux imprimés laissés par lui. Ses notes manuscrites sont peu nombreuses; il avait l'habitude de confier à sa mémoire les remarques ou les faits entomologiques dont il désirait garder le souvenir. Sans doute il aura emporté dans la tombe plusieurs indications ou observations utiles, car il avait beaucoup vu; mais, élevé à l'école de quelques amateurs vulgaires, qui aimaient à envelopper des ombres du mystère leurs découvertes les moins importantes, il avait hérité d'eux le petit travers d'être peu communicatif.

S'il nous reste de lui peu de travaux, comme chasseur de Lépidoptères, il a laissé une réputation qui sera difficilement surpassée. C'était là son rôle et le côté par lequel il brillait. Doué d'une vue excellente, d'un œil perspicace, d'une force physique peu commune, d'une patience et d'une ténacité dans les recherches auxquelles il dut la majeure partie de ses découvertes, il réunissait toutes les qualités qui constituent l'excellent collecteur. Aussi, Duponchel, après l'avoir vu à l'œuvre, lors de son passage à Lyon, en 1833, l'avait-il surnommé le *Nemrod* des entomologistes.

Nul, en effet, ne découvrait avec plus d'habileté les chenilles, les cocons ou les phalènes dont les couleurs douteuses se confondent avec celle des arbres sur lesquels ils reposent. Nul ne

(1) Mémoire sur la *Psyche albida* (lu le 28 janvier 1843). Ann. soc. d'agr. de Lyon, t. 5, p. 346 et suiv., pl. xxii. — Annales soc. entom. de Fr., 2^e série. t. 1, p. 81 et suiv., pl. iv, fig. 1.

(2) Observations sur le système de ventilation de M. Laure (lues le 4 mars 1843). Ann. soc. d'agric. de Lyon, t. 5, p. 236.

connaissait mieux les végétaux dont les sucres mielleux attirent les Noctuelles, et les époques les plus favorables à ces sortes de chasses ; nul surtout ne savait d'un pied plus vigoureux frapper les arbres pour en faire tomber ces insectes. Quand il était au sein d'un bois, on aurait dit, à l'entendre de loin, que la hache du bucheron était à décimer la forêt. On l'a vu, pendant trois jours de suite, au milieu des sapins qui couronnent les hauteurs de St-Nizier et de St-Bonnet-de-Troncy, se livrer à cet exercice pénible, sans paraître en éprouver la moindre fatigue. Il inventa depuis un moyen plus commode, mais plus dommageable, d'imprimer aux arbres des secousses auxquelles ne peut résister aucun insecte.

Pour se faire une idée des jouissances passionnées que lui donnait l'entomologie, et des émotions fébriles que lui causait la rencontre inattendue d'un lépidoptère nouveau pour lui, il eût fallu le voir près de St-Cyr-en-Chatou, dans une prairie servant de lisière à un bois de sapins, poursuivre une des plus belles plusies, celle que les naturalistes ont nommée *bractea*. Dès qu'il eut reconnu cette noctuelle alpine à la bandelette d'or dont ses ailes supérieures sont parées, sa joie se trahit par un cri involontaire ; quand il la vit dans son filet, tout son corps fut agité d'un frémissement de plaisir, et sa main prête à la piquer tremblait, dans la crainte de déflorer cette charmante créature.

Cette vivacité et cette ardeur qu'il déployait dans ses excursions entomologiques, il les montrait dans ses amitiés, dans son empressement à obliger ou à rendre service, et dans un sentiment humanitaire qu'il a poussé parfois jusqu'au plus rare dévouement.

Trois fois il a arraché à la mort des malheureux prêts à périr dans les flots. Il faillit un jour payer de sa vie son zèle généreux. La Saône était forte; il s'était jeté à l'eau tout botté; il eut une peine infinie à regagner le bord, avec la jeune fille qu'il rendait à sa famille. Ces actes de courage lui semblaient si naturels que jamais il ne songeait à les rappeler.

Un jour (c'était je crois en 1834), un de ses amis se trouvait chez lui, lorsque tout-à-coup un bruit inaccoutumé se fait entendre sur le quai. Merck se lève brusquement, descend en courant ses escaliers, en quittant, chemin faisant, son vêtement; le spectateur de cette scène l'avait suivi jusqu'à la porte sans comprendre le motif de ce départ précipité. Un instant après, Merck revint : je croyais, dit-il, avoir entendu quelqu'un prêt à se noyer appeler du secours, et j'allais lui en porter.

Comme à tous les cœurs généreux, les dangers loin d'effrayer son courage, l'enflammaient et l'exaltaient.

En 1830 il avait été élu capitaine de la garde nationale. Lors des déplorables événements de 1831, il apprend que la maison Oriol est sur le point d'être dévastée; aussitôt il endosse sa veste de travail, rassemble dans son voisinage une centaine de gardes nationaux habillés à sa manière, vole avec eux en armes vers le point menacé, arrête le pillage commencé, et revient avec sa troupe, sans ambitionner, sans chercher d'autre récompense que la satisfaction d'avoir fait une bonne action.

Mais c'est surtout pendant les inondations de 1840 qu'il montra jusqu'où pouvait s'élever son énergie. Dans ces jours de sinistre mémoire, où tant de malheureux étaient exposés aux angoisses, aux souffrances, aux besoins, Merck ne pouvait rester spectateur impassible des maux dont il était le témoin, sans chercher à les adoucir. Il s'offre pour aller dans les endroits les plus périlleux, si quelques personnes veulent bien le seconder. Quatre des crocheteurs préposés au déchargement des bateaux à vapeur, les sieurs Léonard, Mondon, Fayard et Pivolet, électrisés par son dévouement et pleins de confiance en son courage, s'offrent à l'accompagner.

En vain les mariniers du port, à la vue des dangers auxquels il s'exposait, cherchent-ils à le détourner de son dessein, en le prévenant de ne pas compter sur leurs secours. Pendant près de huit jours il ne cessa de porter à un grand nombre de familles

de la nourriture, de l'eau potable, des paroles de consolation et d'espérance, et il pourvut à leurs besoins encore longtemps après.

Les différentes feuilles publiques (1) ou brochures (2) du moment, ont toutes rappelé sa conduite héroïque. Peut-être avait-il le droit d'attendre la récompense honorifique réservée aux hommes qui ont bien mérité de leur pays. Pour le dédommager de ce qu'ils considéraient comme un oubli du gouvernement, des malheureux dont il avait essuyé les larmes et un certain nombre d'habitants du quartier de Bourg-Neuf, le rendirent l'objet d'une manifestation aussi touchante que flatteuse (3); ils lui offrirent une couronne et une tabatière, dont les métaux précieux formaient la moindre valeur. Sur le couvercle de ce bijou, d'un travail admirable, était inscrit dans un cartouche d'or, le nom de Paul Merck. Autour du cartouche étaient indiqués les journaux de Lyon qui avaient rappelé sa belle conduite, et près du pourtour était gravée sur platine l'inscription suivante : *Les habitants du quartier de Bourg-Neuf à l'honorable M. P. Merck, qui s'est dévoué pour eux au péril de sa vie, durant l'inondation du 5 au 10 novembre 1840.*

Il voyait s'avancer l'âge où la mort frappa son père avec le

(1) Courrier de Lyon, 6 et 17 novembre 1840. — Censeur, 20 novembre 1840. — Fanal du Commerce, 27 novembre 1840:

(2) Lyon en 1840. Récit des inondations qui ont frappé cette ville et le département du Rhône en octobre et novembre, rédigé sur des documents authentiques, par un témoin oculaire. Lyon, Louis Perrin, 1840, in-8, p. 57. — Récit de toutes les inondations de Lyon, d'après des documents authentiques, par M. Kauffmann; 2^e édit. Paris et Lyon, 1840, p. 48. — Rapport sur les inondations de 1840, présenté par M. le Maire de la ville de Lyon à M. le Préfet. Lyon, 1841, in-8, p. 38.

(3) Courrier de Lyon, 1^{er} novembre 1841.

pressentiment de ne pas dépasser cette époque fatale. Un jour, au retour d'une excursion dans les montagnes d'Izeron et de St-Bonnet, il fut atteint de maladie sur la commune de Vaugneray. Des personnes du hameau de Clavigny l'accueillirent avec empressement, lui procurèrent les secours dont il avait besoin, et sur sa demande le conduisirent à Lyon, où les soins pressés de sa famille et de son médecin hâtèrent sa guérison.

Revenu bientôt à la santé, il eut la pensée de quitter les affaires. Dans ce but, il songea à avoir une maison de campagne pour y passer les étés. La reconnaissance le porta à choisir le voisinage des personnes dont il avait reçu des secours si utiles et si obligeants. Le hameau de Clavigny d'ailleurs était rapproché de son frère qu'il comptait visiter souvent. Déjà, il entrevoyait le repos après lequel il soupirait; la maison qu'il se faisait construire était presque habitable. Il quitta Lyon le lundi, 28 mai, pour présider aux travaux qui restaient à achever. Le lendemain, après quelques heures de fatigue sous un soleil ardent, il voulut, pour se désaltérer, boire et en trop grande quantité de l'eau froide; cette imprudence provoqua des accidents, contre lesquels échouèrent tous les secours de l'art. Il mourut le vendredi, 1^{er} juin 1849, sans avoir pu reconnaître son épouse et ses enfants, accourus dès les premiers moments pour lui prodiguer leurs soins. Son corps fut amené à Lyon, et le lundi suivant, ses parents, ses amis et des membres en assez grand nombre des Sociétés d'Agriculture et Linnéenne de Lyon, lui firent sur le seuil de la tombe leurs douloureux adieux.

En vous parlant de Merck, au sein de cette compagnie où nous aimions à nous retrouver, où il se fit remarquer par sa modestie et par sa bienveillance envers tous, il est difficile de se défendre du sentiment pénible qu'on éprouve, quand, jetant un regard en arrière, on cherche vainement sur le chemin de la vie une foule d'amis qu'on n'aurait pas voulu quitter.

Mais Merck ne vivra pas seulement dans le souvenir de ceux

qui l'ont connu. Il a fait assez pour laisser une mémoire plus durable. Interprètes de ses intentions, sa veuve et ses enfants ont donné au musée d'histoire naturelle de Lyon sa collection, fruit de tant de peines et de tant de sollicitudes ; ces richesses entomologiques qui renferment, entre autres, la représentation la plus complète des Noctuelles de nos environs, rediront longtemps encore et le zèle qu'il montra pour la science et les services plus méritoires qu'il rendit à l'humanité.